

où coulent à pleins bords des centaines de rivières qui s'en vont au loin sur notre droite, féconder la plaine et grossir le cours du Pô. Nous franchissons un petit tunnel ; puis, au sortir d'une longue et sombre tranchée, un même cri nous échappa : que c'est beau ! que c'est beau ! Nous avons devant nous le plus grand lac de l'Italie, le lac de Garde, qui remonte au nord en se rétrécissant, entre les hautes montagnes du Tyrol, et s'élargit, au midi, comme une vraie mer, au milieu de laquelle s'enfonce, semblable à l'éperon d'un colossal navire, la riante presqu'île de Sirmione. Au dire de Virgile, qui l'a chantée dans ses Géorgiques, le Bénéque, — ainsi le nommait-on alors, — était jadis « fertile en tempêtes et fécond en naufrages », et il l'est encore parfois aujourd'hui, paraît-il ; mais, ce jour-là, c'était un merveilleux miroir, encadré dans la riche verdure des citronniers qui couvrent ses bords, reflétant dans toute sa pureté l'azur du ciel. Décidément il y a des heures où même pour les voyageurs pressés, les trains sont trop rapides ; le nôtre nous arrache trop tôt à un spectacle enchanteur.

Puis, quel contraste ! Après ce qu'il y a de plus riant dans la nature, se dresse devant nous l'image de ce qu'il y a de plus horrible dans l'histoire des hommes, la guerre et le sang versé, — *bella matribus delestata*. — A travers des monticules, vastes ossuaires, couronnés de cyprès, nous arrivons à Saint-Martin-la-Bataille, dont la vaste tour domine la plaine de Solférino, où tant de soldats français se firent tuer pour un allié devenu ingrat ; puis à Peschiera, vieille place forte, qui forme, avec Legnagno, Mantoue et Vérone, le fameux quadrilatère, théâtre de tant de combats glorieux, mais aussi, hélas ! de tant d'hécatombes humaines. A gauche, dans le lointain, c'est le monte Baldo, dominant l'Adige et le lac de Garde, avec le plateau de Rivoli et ses souvenirs pleins de gloire. A droite, c'est le pays du doux Virgile, le Mantouan, aux fleuves tranquilles, au ciel limpide qui semble s'être reflété dans l'âme du poète. Aussi, comme il l'a gracieusement décrit, amoureux chanté ! Ils vous revenaient en foule à la mémoire, n'est-il pas vrai, vénéré maître, aimable compagnon de voyage, ces vers des Bucoliques que jadis vous nous faisiez traduire, admirer et apprendre ? Voici les saules sur l'écorce desquels les pasteurs gravaient les noms aimés ; voici les hêtres dont l'épais feuillage ombrageait leurs joyeux rendez-vous ; voici les roseaux dont ils faisaient des chalumeaux harmonieux pour accompagner leurs chants ; voici les peupliers, les ormeaux, auxquels déjà on appuyait et on mariait la vigne. Perpendiculairement à la voie ferrée, et des deux côtés, s'allongent, à perte de vue et en ligne droite, des rangées d'arbres, séparés seulement par quinze ou vingt mètres d'une riche culture ; au pied de chaque arbre, un cep dont la branche principale grimpe en s'enroulant jusqu'au sommet, dont les autres s'élancent vers les arbres voisins et forment, en pliant sous le poids de leurs fruits, de riants festons. On dirait de magnifiques allées, préparées pour un défilé de procession en un jour de Fête-Dieu. Combien gracieux ces mâts vivants avec leur panache de verdure ! Combien riches ces guirlandes de pampres, au milieu desquels les raisins dorés resplendissent comme des